

# Colloque histoires partagées France–Australie

Symposium 2018

Imagination | Exploration | Mémoire



## **La France et l'Australie dans le processus de mondialisation impériale : de rôles asymétriques à des interrogations convergentes (XIX<sup>e</sup> siècle et première moitié du XX<sup>e</sup> siècle)**

Pierre Cornu

D'un point de vue géographique, la distance qui sépare la France et l'Australie nous paraît immense. Pourtant, n'importe quel historien économique n'hésiterait pas à affirmer que tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle et durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'Australie n'était qu'à quelques milles nautiques des côtes françaises, au large de la pointe bretonne. En effet, les gardiens du phare de l'Île de Sein vous conteraient qu'ils voyaient, année après année, un nombre toujours croissant de voiliers, auxquels ont succédé des milliers de steamers, acheminant leurs cargaisons de laine vers le Nord et transportant des migrants vers le Sud, le long des routes maritimes reliant la Grande-Bretagne à Sydney, Melbourne, Adélaïde et Hobart<sup>1</sup>.

Mais pendant ce temps-là, à l'exclusion des navires en provenance et à destination de la Nouvelle-Calédonie qui passaient par là, les marins français se faisaient rares le long des côtes australiennes et c'était plutôt l'anglais qu'on parlait sur les bateaux qui jetaient l'ancre au large de l'Australie. Si quelques moutons mérinos soigneusement sélectionnés parmi ceux de la Bergerie nationale de Rambouillet ont fait le long périple vers l'hémisphère sud pour peupler les campagnes australiennes, aucun berger français ne les a cependant accompagnés. Alors que tant d'Européens prenaient le large, les Français, même les plus pauvres, choisissaient de rester sur leurs terres, refusant même de migrer vers leurs propres territoires d'outre-mer, une migration de plus d'une centaine de kilomètres étant alors considérée comme un terrible déracinement. En outre, les femmes françaises ayant été les premières à percer les secrets du contrôle des naissances, ce pays n'a jamais eu trop d'enfants susceptibles de peupler son empire. Ainsi, en France, ce n'était pas la gloire des Grands steamers qu'on chantait, comme l'a si bien fait Rudyard Kipling, mais plutôt la Gloire du Jardin<sup>2</sup>.

Trouver des archives qui nous renseignent sur les relations économiques entre la France et l'Australie au temps des empires coloniaux n'est de ce fait pas une tâche facile. Bien entendu, des informations peuvent être glanées dans les archives des douanes portuaires, d'ambassades et de consulats qui prenaient soin de rédiger des quantités incroyables de documents, même sur des sujets anodins. Mis à part le récit de quelques aventuriers français engagés sur la route maritime reliant Liverpool à Sydney, rares sont les témoignages directs d'un véritable lien entre la mondialisation de l'entrepreneuriat français et l'essor de l'Australie dans le commerce mondial. La seule exception serait, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les écrits de Pierre Leroy-Beaulieu, l'un des rares économistes et voyageurs français qui connaissaient bien l'Océanie et ne toisait pas les nouvelles nations de l'hémisphère sud. Bien au contraire, il raconta avec précision la diversification des exportations australiennes au tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Dans un article publié en 1896, il revendiqua l'importance de la laine australienne qui

---

1 Andrew Porter, *Atlas of British Overseas Expansion*, Londres, Routledge, 1991.

2 Poèmes de Rudyard Kipling, tous deux publiés en 1911.

selon lui, redéfinit la place de l'Océanie dans la géographie mondiale des flux commerciaux<sup>3</sup>.

*« La laine a été longtemps le seul produit d'exportation que les colonies australiennes aient tiré de leurs troupeaux. Le voyage sur mer était trop long entre elles et les grands marchés d'Europe pour permettre d'y expédier du bétail sur pied. La fabrication du suif et de quelques viandes salées, dont le débouché était forcément restreint, n'ajoutait que bien peu de chose aux bénéfices que procurait aux éleveurs la vente de la laine. Depuis quelques années, l'exportation des viandes gelées a ouvert au contraire des horizons tout nouveaux et singulièrement vastes à l'industrie pastorale.*

*La révolution économique produite par les applications du froid, dont nous ne voyons encore que les débuts, promet de rivaliser d'importance avec celle qu'a amenée, il y a un demi-siècle, l'établissement des moyens de transport à grande vitesse et à grande capacité. Les chemins de fer et les bateaux à vapeur ont permis aux grains, aux textiles, aux minéraux, à toutes les denrées de conservation facile de venir des pays les plus éloignés lutter sur les grands marchés, dans les grands centres de consommation et d'industrie du vieux monde, avec les denrées similaires produites dans le voisinage. Mais les viandes, les fruits, le beurre, toute cette catégorie si importante des produits alimentaires autres que les grains, incapables de se conserver plus de quelques jours, n'avaient pu profiter du perfectionnement des transports.*

*L'application industrielle du froid a étendu aux denrées périssables (perishable goods), les bienfaits que celle de la vapeur avait procurés aux autres : grâce à elle, les viandes, les beurres, le fromage, les fruits, le miel, les œufs même peuvent supporter un voyage en mer de plus de quarante jours et arriver en parfait état de conservation d'Australie et de Nouvelle-Zélande dans les ports du Royaume-Uni. »*

En parallèle, les pionniers australiens étaient sûrement très surpris de constater la présence, dans les maisons des plus fortunés du monde entier, d'une si grande quantité d'articles de luxe ou de demi-luxe d'origine française, notamment des produits alimentaires et du vin fins. Sur les sept mers du monde, un réseau d'interconnexions économiques sans précédent<sup>4</sup> se mettait peu à peu en place, reliant le vieux monde à ses colonies et à des zones périphériques, avec des flux sans cesse croissants de migrants, de marchandises et de capitaux ; une croissance qui, selon l'historien français Patrick Verley, se faisait à « L'échelle du monde », titre de son principal ouvrage publié en 1997<sup>5</sup>. Je souhaiterais d'ailleurs préciser que ce processus de globalisation reposait essentiellement sur un processus de mondialisation des *ressources biologiques* (allant des matières premières aux denrées alimentaires et boissons élaborées) et énergétiques (charbon et pétrole), surtout utilisées dans le cadre d'un façonnage de modèles rationnels et d'une marchandisation de la nature.

Concernant l'Australie, l'incroyable succès de l'élevage ovin au cours du XIX<sup>e</sup> siècle a non seulement transformé la moitié du continent en pâturages, mais il a également modifié la géographie de l'industrie du textile dans le monde entier, forçant l'Europe continentale à renoncer précocement à la production en masse de laine pour sa propre industrie de vêtements de qualité. Ce qui ne signifie pas non plus que l'Europe n'avait plus aucun rôle à jouer. Il fallait juste qu'elle développe ses propres atouts, ceux de

3 Pierre Leroy-Beaulieu, « L'Australie et la Nouvelle-Zélande », dans *Revue des Deux Mondes*, 4<sup>e</sup> période, vol. 137, 1896 (p. 409-442).

4 John R. McNeill et Kenneth Pomeranz [ed.], *The Cambridge World History, vol. 7.2 : Production, Destruction and Connection, 1750-Present. Shared Transformations ?*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015.

5 Patrick Verley, *L'échelle du monde. Essai sur l'industrialisation de l'Occident*, Gallimard, 1997.

pays agraires anciens, enclavés sur des territoires relativement étroits, mais dotés de savoir-faire vernaculaire alors renforcé par l'essor de nouvelles disciplines comme l'agronomie et la science animale.

Cela m'a amené à développer l'idée que je souhaite partager avec vous et qui, selon moi, justifie de mener des études croisées sur les archives afférentes au développement des marchés de ressources biologiques et aux problèmes de sécurité alimentaire à la fin de l'époque contemporaine. Il faut résolument dépasser l'idée de relations simples et directes pour se rendre compte que la France, vieux pays européen, et l'Australie, pays du Nouveau Monde, ont toutes les deux joué des rôles essentiels sur le même terrain de jeu, mais avec des atouts certes différents. Si les échanges directs entre les deux nations étaient rares, ces deux pays ont néanmoins su influencer la donne mondiale et son évolution. Il faut démêler peu à peu les fils de l'histoire jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, moment où la France a compris que son avenir ne consistait pas à être un adversaire de l'Empire britannique, mais plutôt un partenaire singulier de ses échanges commerciaux externes et un partenaire conjoint global de l'instauration de la souveraineté du droit et de pratiques de commerce équitable dans un monde des affaires en des temps troublés.

De son côté, l'Australie est peu à peu devenue une nation développée nichée au sein de l'Empire britannique, cette impressionnante « thalassocratie » de l'ère victorienne, ce qui explique la nature prudente et indirecte de ses relations avec la France, du moins avant la Première Guerre mondiale. Mais ce n'est pas seulement de cela que je veux parler. Ce sur quoi je souhaite mettre l'accent est l'insaisissable complémentarité des rôles de la France et de l'Australie dans le processus de mondialisation des ressources biologiques, toutes deux étant les parfaites illustrations, d'une part d'une économie basée sur la qualité et d'autre part, d'une économie de quantité, l'association des deux ayant permis d'obtenir un modèle durable sur le long terme.

Tout d'abord, les deux pays sortirent gagnants, ayant surmonté la rudesse et les échecs auxquels ils durent se confronter dans leurs types de commerce respectifs. Il est vrai que la France abandonna l'élevage de moutons mérinos après les années 1830 et que l'Australie-Méridionale n'a pas réussi aussi vite que prévu dans la production vinicole. Mais cela confirme mes propos : des acteurs complémentaires ne peuvent pas miser sur les mêmes atouts, et l'histoire du « vol » du mouton mérinos par de nombreux pays après le déclin de l'Espagne au tournant du XVIII<sup>e</sup> siècle raconte que l'élevage de cette race était voué à la réussite sur des terres du Nouveau Monde de l'hémisphère sud, et non dans les contrées de la vieille Europe<sup>6</sup>. Cependant, les Australiens ont aussi découvert qu'il ne suffisait pas d'acheter des pieds de vigne, de les planter au soleil et de donner des noms sympathiques à leurs produits pour devenir « vigneron ». De nouveau, citons ici Pierre Leroy-Beaulieu<sup>7</sup>:

*« Aux environs d'Adélaïde, les vignes sont très nombreuses : j'y visitai un domaine dirigé par l'un des très rares Français que j'aie rencontrés aux antipodes, un Bourguignon, établi là depuis douze ans. Des coteaux où se trouvait la propriété, la vue était charmante sur la plaine bien cultivée, coupée de champs, de vergers, de vignobles, parsemée de bouquets d'eucalyptus, et limitée par la mer à l'horizon du couchant. La netteté des contours, le bleu profond du ciel, la blancheur éclatante des routes poussiéreuses, la chaleur qui faisait monter le thermomètre à 30° en cette*

6 Giovanni Luigi Fontana et Gérard Gayot [ed.], *Wool: Products and Markets (13th – 20th Century)*, Padua, CLEUP, 2004.

7 Pierre Leroy-Beaulieu, « L'Australie et la Nouvelle-Zélande », *op.cit.*

*journee d'octobre, l'avril de l'hémisphère sud, me rappelaient l'Afrique du Nord plus encore que l'Europe méditerranéenne.*

*Les sarments des vignes qu'on laisse courir sur le sol, entre les ceps plantés à grande distance, comme dans le midi de la France, étaient plus vigoureux qu'ils ne le sont au début de juin en Languedoc ou en Provence. Le régisseur français se plaignait vivement de la diversité des cépages plantés avant son arrivée, mélangés au hasard, et sans tenir compte ni de l'exposition, ni de la nature du sol ; on avait de plus, disait-il, abîmé les plants par des tailles maladroites, et ils s'en étaient longtemps ressentis. Aujourd'hui tout le vignoble était en bon état, et les 58 hectares produisaient 1 800 à 2 000 hectolitres de vin, soit 30 à 35 à l'hectare. Les trois quarts de cette récolte étaient formés de claret ou imitation de bordeaux, vin rouge en réalité un peu plus corsé que son prototype. Le reste comprenait les vins les plus variés : chaque grand producteur de vin, me disait mon hôte, a en ville un bureau où ses clients s'adressent pour lui faire leurs commandes sur échantillons. Ils s'attendent à y trouver tous les vins qu'ils peuvent avoir fantaisie de boire, rouges et blancs, secs, doux et mousseux, tout comme ils se procurent chez un pâtissier toute espèce de gâteaux. Cela complique absurdement la besogne du vigneron et l'installation de sa cave ; mais c'est une condition nécessaire. (...) On éprouve en Australie, sauf en quelques districts favorisés de Victoria, les mêmes difficultés qu'en Algérie à produire du vin susceptible d'une longue conservation ; la cause en est la même : la grande chaleur qui règne au moment de la vendange (...). L'inexpérience des vignerons vient aggraver les mauvaises conditions climatologiques. »*

Les différences culturelles sont ici criantes. Mais tout un chacun peut également constater les conditions préalables d'une rencontre inattendue et réussie : un processus d'apprentissage efficace. À ses débuts, l'Australie était une économie minière. Pillant à la fois la biosphère et la lithosphère, elle s'est peu à peu positionnée sur le haut de gamme vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Pendant ce temps, la France, avec sa colonie en Algérie, s'est lancée dans une fabrication industrielle de vin, au grand dam de ses viticulteurs traditionnels établis sur de minuscules vignobles qui vendaient avant tout un produit issu de leur savoir-faire. La promotion de vos propres idiosyncrasies sur les marchés mondiaux est une très bonne chose, à condition qu'il y ait une demande et des acheteurs prêts à payer le prix que vous fixez. La mondialisation, au XIX<sup>e</sup> siècle voire même de nos jours, n'est pas un tableau noir sur lequel chacun écrit ce qu'il veut. Il s'agit d'un système soumis à des règles très contraignantes où se mêlent rationalités et passions donnant lieu aussi bien à des réussites qu'à des catastrophes, et dans le cadre duquel chaque acteur est soumis d'une manière ou d'une autre aux actions des autres.

Cette remarque m'amène au second point que je souhaite évoquer et qui selon moi est le plus important : le fait que la France tout comme l'Australie ont été forcées, tout au long du processus de mondialisation, et très certainement contre leur propre volonté politique, à trouver des équilibres économiques convergents, d'une part entre marchés internes et marchés externes et d'autre part, entre profit capitaliste et développement territorial, même si les deux pays sont partis de positions diamétralement opposées. En France, le marché répondait essentiellement à une demande intérieure, s'inscrivant, pendant des siècles, dans une échelle de relations campagnes-villes, et avec une préférence pour une production artisanale et de qualité. Par contre, l'histoire économique de l'Australie a débuté dans le giron de l'industrie et du capital britanniques dont elle dépendait, la réduisant à fournir des matières premières venant d'un continent jusqu'ici jamais exploité de la sorte. La France était l'exemple parfait d'une ancienne civilisation agraire de l'Europe continentale (ce que n'était pas la Grande-Bretagne), tandis que l'Australie était celui d'une nouvelle terre passant, en

quelques décennies, d'un écosystème à peine modifié par les êtres humains (à part pour les grands animaux) à un pays leader du commerce de marchandises.

Bien entendu, les pratiques commerciales sont fortement liées à l'ordre social. Après la révolution de 1789, la France a voulu développer un nouveau modèle politique et social, dans un sens plutôt libéral. Mais en fait, elle est restée un vieil État-nation, solidement établi sur son sol habilement labouré et son bétail soigneusement entretenu, cherchant à s'ouvrir aux nouvelles possibilités de l'ère industrielle mais de manière précautionneuse, car coincée entre ses deux voisins que sont la Grande-Bretagne et l'Allemagne. La société française était, dans sa grande majorité, composée de communautés rurales autonomes riches d'une culture de marché et ouverte au développement proto-industriel mais très éloignées de toute forme de consumérisme.

L'Australie d'alors était une société de migrants modestes, engagée dans un processus laborieux de construction d'une nation plurielle, et impliquée dans la tâche difficile d'établissement du statut foncier des terres, dans des prises de décisions quant à l'avenir de sa main-d'œuvre de prisonniers, d'apprentis et de travailleurs libres, et dans la conquête, auprès de la « nation mère », et non sans ressentiment, d'instruments d'autogouvernance, tout d'abord en faveur de chaque colonie, puis de la fédération<sup>8</sup>. De sorte qu'en Australie, cette micro-économie à l'échelle des villages, avec ses marchés locaux, n'a jamais existé. De même, il a fallu attendre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour qu'enfin, les plus anciennes colonies<sup>9</sup> jouissent d'une autonomie alimentaire et subviennent à leur propre subsistance, tandis que le reste du pays devra attendre pour cela l'entre-deux-guerres. Pourtant, les migrants qui, pour la plupart, avaient souffert du caractère impitoyable de l'ordre social victorien et se rappelaient avec nostalgie les paysages européens préindustriels, désiraient cela ardemment.

Comment une société agraire peut-elle s'ouvrir au monde ? Comment une nation de migrants et de mineurs peut-elle se doter de fondements agraires ? C'est loin d'être une tâche facile. Et les règles des marchés mondiaux n'aidaient en rien, car elles obligeaient chaque acteur à tenter sa chance, à se joindre à la concurrence et à affronter les hauts et les bas ainsi que l'imprévisibilité. Alors que la France se débattait avec les principes du libre-échange, l'Australie luttait pour développer ses échanges à petite échelle et repenser son propre territoire, pas seulement comme un puits de ressources mais comme une mère patrie dont il faut prendre soin. La France a longtemps hésité sur la question de sa paysannerie, jusqu'à ce que surgisse le désastre de la Deuxième Guerre mondiale, de sorte que maintenant, elle tend à regretter ses méthodes de modernisation mises en œuvre lors des Trente Glorieuses, suite au plan Marshall de 1947. L'Australie, par contre, a trop souvent été troublée, voire tourmentée, par l'illusion que lui procuraient ses indomptables étendues sauvages, par sa pénurie de main-d'œuvre et les vices de la spéculation foncière. Car si l'installation sur de nouvelles terres est en théorie facile, elle est en pratique bien difficile à réaliser.

Si la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle fut marquée par de grands conflits et crises, elle peut aussi être considérée comme une période de rapprochement entre la France et l'Australie, deux pays qui appartenaient aux mêmes alliances et s'engagèrent dans la

---

8 Beverley Kingston, *The Oxford History of Australia*, vol. 3: 1860-1900, *Glad, Confident Morning*, Oxford, Oxford University Press, 1988; Jan Kociumbas, *The Oxford History of Australia*. Vol. 2, 1770-1860: *Possessions*, Oxford, Oxford University Press, 1992.

9 Philip McMichael, *Settlers and the agrarian question. Foundations of capitalism in colonial Australia*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984; Sharon Morgan, *Land settlement in early Tasmania. Creating an antipodean England*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, 214 p.

défense de valeurs progressistes. Mais là encore, il faut tenir compte des réalités socio-économiques. Les liens entre liberté, entrepreneuriat et gérance de la nature sont complexes et tendent à générer des modèles similaires dans les deux hémisphères.

Cependant, la destruction de l'ordre européen lors des crises du XX<sup>e</sup> siècle a érigé de nouvelles barrières au commerce maritime et a remodelé les systèmes commerciaux régionaux, mettant la France et l'Australie sur des voies de modernisation différentes. La France s'est recentrée sur les échanges commerciaux avec les pays européens tandis que l'Australie s'est impliquée dans le commerce transpacifique et avec l'Asie de l'Est pour devenir un important partenaire commercial de ressources minières et énergétiques. Mais on pourrait dire que les deux pays expérimentent la difficulté d'équilibrer les facteurs de développement internes et externes, la France s'en remettant trop aux premiers et l'Australie aux seconds. Les deux pays souhaitent ardemment un système d'échanges mondial plus régulé leur permettant de consolider leur propre modèle tout en garantissant leurs innovations, en remplacement de l'esprit de conquête qui régnait du temps des empires coloniaux après 1945.

\* \* \*

Avec l'essor du commerce de marchandises d'importance stratégique tout au long de cette période et la vigueur du processus de rationalisation de la Nature par des moyens scientifiques, les deux hémisphères ont connu des évolutions parallèles. Cela ne peut que nous inciter à repenser l'angle d'approche traditionnel des relations entre la France et la Grande-Bretagne au profit d'une pensée plus riche et plus globale, qui envisage l'Australie non pas comme un simple acteur périphérique, mais plutôt comme un pays en voie d'autonomisation qui se fait une véritable place dans la croissance mondiale, comme un laboratoire de la modernité en matière de gestion des terres, de main-d'œuvre et de commerce, chose que Pierre Leroy-Beaulieu avait bien compris au tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Les historiens doivent tirer au mieux parti de cette perspective comparative, en particulier les historiens français qui ont trop souvent tendance à considérer les choses à petite échelle et pour qui l'histoire de l'Australie peut être un formidable moyen d'élargir leur esprit. Les chercheurs australiens pourraient également se pencher sur les aspects spécifiques de la question agraire sur le continent européen, notamment en s'intéressant à l'histoire des systèmes agraires et alimentaires, y compris l'élevage de bétail et ses produits dérivés, un champ de recherche sans cesse renouvelé par le déploiement de méthodes transdisciplinaires impliquant des géographes, des économistes et des agronomes qui travaillent selon des méthodes comparatives ingénieuses.

Au vu de ce que l'on sait maintenant, les destinées françaises et australiennes, qui pourtant naquirent en des lieux diamétralement opposés aussi bien littéralement que métaphoriquement, nous frappent par leurs imprévisibles similitudes et ce sens commun d'engagement dans un développement économique et une gestion des terres pérennes. La France a désormais pris conscience de la vulnérabilité de ses systèmes agricoles mais elle a aussi su développer un véritable sens de la mondialisation. Tandis que l'Australie, qui s'est bien trop longtemps désintéressée de la valeur que revêtent ses terres cultivables, ses ressources hydriques et sa biodiversité, s'applique, depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle, à réexaminer tous ces atouts.

Et pendant ce temps, la Bergerie nationale de Rambouillet abrite toujours des moutons mérinos, considérés comme faisant partie du patrimoine national. S'il est vrai que certains disent qu'en France, tout fait partie du patrimoine national, c'est néanmoins

ainsi que ce pays a conquis les marchés mondiaux du vin, des produits d'épicerie fine, des produits de luxe et du tourisme culturel. De même, il y a toujours des moutons mérinos qui gambadent dans les campagnes australiennes. Élevés dans des fermes très modernes, et toujours en réponse à la demande des marchés mondiaux, ils sont également une sorte de patrimoine national. L'épopée des moutons mérinos de Nouvelle-Galles du Sud et de l'État de Victoria raconte la naissance d'une nation, grâce au dur labeur d'un peuple travailleur et perspicace, loin des centres névralgiques du monde économique, mais proche de leurs exigences. Se posent désormais, tant au niveau local qu'au niveau mondial, les questions de la qualité et de la durabilité tandis que persiste celle de la rentabilité, car elles sont intimement liées à la conservation des ressources biologiques. Nos archives nous en disent long sur toute cette évolution dans les deux hémisphères. Raison de plus de les apprécier à leur juste valeur et de les partager.